

LE COLONEL GEORGE SOULE



Cette photographie... fondateur du Soule Business College...

Curiosités Historiques

SUR LA ROUTE D'ENA

En 1826, sir George Sinclair, un riche Ecossais, ancien camarade de Byron...

Le 5 octobre, l'abbé Regel, ex-curé de Gotha, reçoit secrètement les passeports qui vont ouvrir à deux personnes tous chemins en Saxe...

George Sinclair commence son "Journal": "Nous avons monté l'escalier d'une grande maison et traversé une antichambre remplie d'officiers..."

Cela dit, le comte se plaça près d'une fenêtre. Je m'inclinai profondément...

"Quelle route suiviez-vous?" "Sire, j'étais traversé Weimar, Erfurt et Iéna..."

Après avoir gardé un instant le silence, il me dit: "Indiquez-moi votre route sur cette carte..."

Après avoir écouté attentivement les réponses, Napoléon me tendra d'un air sérieux. Je dois observer qu'il ne m'a fait aucune question sur ma famille et ma situation sociale.

M. Regal fut ensuite introduit. Ce fut la première et la dernière fois que j'eus l'occasion de voir Napoléon...

M. Regal fut interrogé par Napoléon. Tousjours intuitif, Napoléon avait reconnu sinon un espion, du moins un ennemi dans l'abbé Regel.

Toujours intuitif, Napoléon avait reconnu sinon un espion, du moins un ennemi dans l'abbé Regel. Sa dignité lui interdisait, cette fois, d'agir en conquérant brutal contre un homme d'Eglise désarmé.

LA LOI DES LIQUEURS

Londres.—Les journaux publiés le matin, à Londres, commentent de diverses façons, les uns avec un brin d'humour, les autres avec tristesse, la décision de la Cour suprême des Etats-Unis qui bannit les spiritueux des ports américains et en-dehors de la limite de trois milles de la côte américaine.

Un journal conseille à la Grande-Bretagne de prendre des mesures de représailles en interdisant la gomme à mâcher et en obligeant les bateaux des Etats-Unis à jeter dans la Manche leur approvisionnement de ce produit.

Au point de vue légal, la Grande-Bretagne a le droit de faire des déclarations qui paraissent aujourd'hui dans la presse et ailleurs, il sera malaisé d'induire les compagnies de navigation et le public voyageur à accepter cet état de choses.

Les compagnies maritimes sont fort mécontentes. Elles soutiennent que la question devra se résoudre par l'entremise du gouvernement des Etats-Unis et de ceux des pays affectés. On fait remarquer que l'Italie et la France auront encore plus à souffrir que la Grande-Bretagne de la loi américaine, vu que ces pays regardent à la vente du personnel de leurs équipages.

HENRY FORD L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE

New-York.—Des financiers estiment que Henry Ford est l'homme le plus riche du monde. Ils se basent pour faire cette assertion sur le rapport, paru hier, exposant l'état financier de la Ford Motor Company, au 28 février 1923. L'actif est de \$336,351,939. La monnaie en mains est de \$159,605,687.

Ces chiffres ont été publiés dans une déclaration inscrite chez le commissaire du Massachusetts des corporations de Boston.

Au 28 février, le surplus des profits et pertes était de \$359,777,598. Wall Street estime les profits nets à environ \$119,000,000 ce qui équivaut à plus de \$690 l'action sur 1 à 172,465 actions de \$100 que Henry Ford et son fils Edsel possèdent. Wall Street estime que la fortune de Ford pivote autour de \$800,000,000 à \$750,000,000.

On dit que Ford va supplanter John-D. Rockefeller et deviendra le Creadeur de l'univers. La fortune des Rockefeller va tomber à \$300,000,000 à cause des nombreux dons que fait le roi du pétrole.

La Suède vient d'imposer une taxe sur les pneus d'automobiles. La taxe pneu est trois plus la taxe est lourde.

EN FAMILLE

Depuis un instant, M. Gatebois, Mme Bosignou et les deux demoiselles Pousseleau ne paraissent plus, l'oreille attentive, les yeux fixés sur la porte. Elle s'ouvrit enfin et M. Cambolle parut.

—Eh bien? s'enquit M. Gatebois. M. Cambolle s'assura que nul, hormis son cousin et ses cousines, ne pouvait l'entendre; et après quoi, il s'adosa à la cheminée, et parla: —Le médecin estime que l'état de notre tante nécessite une opération.

M. Gatebois fit: "Diable!" et Mme Bosignou murmura: "Pauvre tante!... en pressant son mouchoir sur les lèvres. Aussitôt les demoiselles Pousseleau imitèrent son murmure et son geste. Mais M. Cambolle frouça les sourcils: —Un peu de calme, je vous en prie. Il ne s'agit pas de s'affoler; de nos jours, une opération n'a rien de tragique: c'est un mauvais moment à passer évidemment... D'ailleurs, notre tante a fort bien pris la chose.

—Dieu soit loué! sourit Mme Bosignou, les mains jointes. —Dieu soit loué! reprit en écho ses cousines: Leur ayant lassé le temps d'explimer ainsi leur joie, M. Cambolle reprit: —Je dirai même qu'elle l'a trop bien prise: je m'explique. A peine le docteur avait-il achevé d'exposer sa pensée, elle a déclaré: "Puisqu'il faut que cela soit, que ce soit tout de suite. On parle beaucoup du professeur Locadier; je suis prête à entrer dans sa maison de santé dès demain."

—Le professeur Locadier est, en effet, un grand chirurgien, opina le cousin Gatebois. —Et on veut, émit M. Cambolle à qui son commerce de droguerie conférait une manière de compétence médicale. M. Gatebois insista: —C'est lui qui a opéré ce fameux boxeur; et cette actrice si connue. Oh! comment s'appelle-t-elle?... Et ce financier qui, depuis, a eu ce procès.

—Oh! il en a opéré bien d'autres! ricana M. Cambolle. Mais, savez-vous ce que coûte son coup de bistouri? Cinq mille, minimum. Si vous ajoutez les frais de maison de santé: pension, pansements, médicaments, etc, nous arrivons, pour une opération comme celle de notre tante, à sept ou huit mille francs.

Les nièces se regardèrent; Mme Bosignou dit: "C'est une somme..." et M. Gatebois: "C'est chaud!" Il se hâta, d'ailleurs, d'atténuer ce qu'une telle appréciation avait de brutal par un commentaire: —D'un autre côté, nous aurons toutes les garanties. M. Cambolle l'arrêta. —Ne croyez pas que, pour ce prix, notre tante aura la plus belle chambre et les meilleures gardes! Ce sera convenable, sans plus; et j'ajoute qu'il n'est pas certain que ce soit Locadier lui-même qui opère. Ce sera probablement un de ses assistants, un garçon capable, évidemment, mais enfin un jeune. Locadier sera là, c'est entendu; tout de même, l'œil n'est pas la main, et huit mille francs pour ça!... Ah! si notre tante avait cent mille francs de rentes!... Mais elle en est loin, la pauvre; sans compter que la convalescence peut être longue, coûteuse...

—...Qu'en somme sa fortune appartient à la famille, murmura Mme Bosignou. —...Doit lui revenir en tout cas, précisa M. Cambolle. —Bref, vous êtes d'avis de la dissuader de se laisser opérer? dit M. Gatebois. M. Cambolle eut un geste de dénégation véhémement: —Où avez-vous la tête, mon cher? Pour une question de gros sous, risquer la santé, la vie de notre tante!... Cette opération doit se faire; elle se fera. Seulement, dans quelles conditions? Là est le problème. Aujourd'hui, le talon court les russes; il y a à Paris vingt Locadier; il y en a cent en France. Locadier fut plus habile, plus chanceux que ses confrères, voilà tout. Du temps que je faisais mes études, j'ai connu un garçon remarquable, dont ses camarades disaient que c'était "un chirurgien né." Malheureusement, il venait de la province, travaillait quand les autres allaient dans le monde; si bien que, avec des qualités de premier ordre; il dut, sa médecine finie, retourner dans sa petite ville natale, où d'ailleurs il accomplit des miracles. Je l'ai vu opérer peu de temps avant son départ. Il vous ouvrait un ventre!... C'était un spectacle magnifique: l'estomac ici, les intestins là, le foie à droite, la rate à gauche... Je me confierais à lui les yeux fermés. Quant aux honoraires, là où un Locadier demande cinq mille, lui se contente de cinq cents. A Saint-Onuphre-sur-Adour, cinq cents francs sont une petite fortune. Bref, pour vous dire mon sentiment, je suis d'avis que ce soit lui qu'on charge d'opérer tante Sophie.

—Consentira-t-elle? —En fais mon affaire. —Je n'entrerais tous les cinq dans la chambre où la vieille demoiselle était couchée. Pour les recevoir, elle avait

mis un bonnet à rubans et une camisole en molleton festonnée. Après qu'il eut félicité de sa fermeté d'âme et de l'excellente impression qu'avait emportée le médecin, M. Cambolle lui exposa le cas qu'il convenait de faire de son ancien disciple et de sa prodigieuse virtuosité opératoire. Mlle Sophie répondit par l'éloge du professeur Locadier. Loin de discuter ses mérites, M. Cambolle les exalta, insistant sur son talent, son audace, le nombre effarant d'opérations qu'il faisait chaque jour. —A telle enseigne, conclut-il, qu'on cherche où il prend le temps de manger et de dormir, et que, certains matins, il arrive à sa maison de santé dans un état de fatigue si grand que ses aides demandent comment il pourra... Malgré ça, il s'en tire!

—Jusqu'au jour où il ne s'en tirera plus, prophétisa M. Gatebois. —Il suffit, dit la vieille demoiselle, je préfère ne pas risquer l'aventure, et puisque votre ami... —Est un as, certifie M. Cambolle, un as!

Mlle Sophie partit pour Saint-Onuphre le lendemain. Ses nièces et ses neveux l'accompagnaient sur le quai, seul M. Cambolle monta en wagon avec elle. Quand le train s'ébranla, Mme Bosignou essaya une larme; M. Gatebois haussa les épaules; pourquo pleurer, puisque la tante allait être opérée dans les meilleures conditions, avec toutes les garanties possibles?

Trois jours plus tard, on reçut une dépêche de Cambolle: "Tout va bien." Bientôt suivit d'une lettre assez embarrassée où il expliquait que l'opération avait duré trois heures, le chirurgien s'étant trouvé devant un cas très compliqué; puis d'une dépêche annonçant que la tante était morte.

Il revint, et tous se trouvèrent de nouveau réunis dans la maison vide. M. Gatebois, frappé par la mine abattue de Cambolle, l'assura que personne ne le tenait pour responsable du malheur, que là où le chirurgien de Saint-Onuphre avait échoué le professeur Locadier n'eût pas réussi, et, pour lui montrer en quelle estime il le tenait, lui offrit la place devant la cheminée. —Mais, sans l'accepter, M. Cambolle dit: —Il est vrai que ma conscience me reproche rien. Cependant, je vous dois la vérité et des comptes. Notre tante avait stipulé dans ses dispositions corporelles qu'en cas de décès son corps devait être ramené à Paris. Je n'ai pu que m'incliner devant cette volonté formelle... Or, les frais de transport se montent à neuf mille francs...

—Neuf mille francs! s'écria M. Gatebois. —Je tiens les factures à votre disposition, murmura M. Cambolle. —Il tendait une liasse de papiers; Mme Bosignou s'en empara, les examina un s'en le repoussa d'un geste écœuré, croisa son chapeau sur sa poitrine, et, toisant son cousin d'un regard terrible, prononça, d'une voix que la colère, le désespoir et l'horreur faisaient trembler: —Vous êtes un criminel, monsieur Cambolle!—Maurice Level.

FAITS DIVERS

D'aucuns sont d'avis que la France et la Belgique ont été trop promptes à repousser les offres de l'Allemagne relatives aux réparations. Mais ces deux nations paraissent voir si clair dans le jeu de la république germanique qu'on doit leur pardonner de répondre quelque peu vivement à des appels à la clémence entachés de duplicité et de mauvais foi.

Rome.—Le Pape a décidé de tenir un consistoire au mois de juin. On apprend, cependant, qu'il n'a pas décidé quels seront les nouveaux cardinaux.

En dépit de ses éternelles jérémiades, l'humanité n'a pas à maudire son destin: car, d'une façon générale, si les gens sont moins heureux qu'ils ne désirent, ils sont encore plus heureux qu'ils ne méritent.

Paris.—Il est dit que les gouvernements français et belge se proposent de saisir d'autres produits industriels, dans la Ruhr, si les Allemands ne mettent pas fin à leur résistance passive.

Constantinople.—Le bruit court que des mouvements révolutionnaires sérieux se produisent en Bulgarie mais on n'a pu en avoir confirmation. On dit que 5,000 comitadjis (irreguliers) approchent de Sofia.

ABOLITION DE TOUS LES TITRES EN ANGLETERRE

Londres.—Arthur Ponroby, représentant ouvrier de Brightside, (Sheffield), qui appartient lui-même à la noblesse, a présenté un bill à la chambre des communes, devant avoir pour effet la suppression des titres héréditaires.

En soumettant ce projet de loi, M. Ponroby a déclaré qu'il était convaincu que bon nombre de pairs seraient heureux d'avoir à sa décharge d'un titre qui leur imposait certaines obligations et qui leur donnait pour collègues des gens dont ils n'aimaient pas la société.

LE MEUTRIER

M. Lizeron prit sa retraite à cinquante ans. Il était veuf; son fils Armand, tendrement aimé et tendrement affectueux, se mariait et continuerait d'habiter la maison paternelle avec sa charmante femme Germaine.

M. Lizeron se voyait déjà grand-père; à lui une nouvelle existence familiale, à lui les satisfactions du travail personnel; il avait un ouvrage à écrire sur les œuvres de mutualité que ses fonctions administratives lui avaient permis d'étudier et de comparer entre elles. Assez grand, de brun devenu grisonnant, encore chevelu, la barbe en pointe, il avait une tête Renaissance fort expressive et rien n'égalait la beauté de son sourire quand il abordait sa thèse favorite: l'art de faire du bien.

Armand avait un an de ménage, quand il fut appelé à la défense du pays. Germaine allait être mère; blonde parisienne, de complexion délicate, elle était d'une nature tellement sensible et bonne que les crimes des Barbares influèrent gravement sur sa santé générale. L'enfant, une petite fille, naquit dans de mauvaises conditions et le docteur déclara qu'elle n'avait chance de vivre que grâce au lait maternel—et, par conséquent, que grâce au rétablissement de Germaine elle-même.

Que faire? M. Lizeron entreprit de créer une atmosphère d'optimisme reconfortant autour de sa chère belle-fille; il commentait gaillardement les phases successives de la guerre, et il se servait avec bonheur des lettres d'Armand qui, brillantes de foi et d'enthousiasme, devenaient, analysées et amplifiées, de véritables bulletins annonciateurs des finales revanche.

Ce traitement était le bon. Un après midi de gai soleil, la jeune maman se trouva assez forte pour aller, avec l'enfant et la bonne, passer quelques heures au parc Monceau.

M. Lizeron était seul depuis un instant, quand on lui apporta ce foudroyant message; son fils venait d'être tué en Champagne.

Il tomba à demi-évanoui sur un siège et resta un long moment incapable de bouger, incapable même de pleurer.—Puis, soudain, la vision d'une autre catastrophe imminente le fit tressaillir et il courut, en sanglotant, chez son ami le docteur.

Celui-ci n'hésita pas: —Il faut, à tout prix, cacher la funèbre nouvelle; c'est une question de vie ou de mort pour Germaine et pour l'enfant... Je vais prier un major qui est de passage à Paris de se rendre chez vous demain et de vous apprendre, comme un fait absolument certain, que le Lieutenant Lizeron est prisonnier: "Aucun doute" à cet égard, dira le major, nous avons été capturés ensemble; seulement, moi, j'ai pu m'évader." Or, on doit compter, en moyenne, un délai de trois mois avant qu'un prisonnier puisse faire parvenir, d'Allemagne, son adresse à sa famille; cela nous donnera un répit sérieux, pendant lequel Germaine n'aura pas trop à se tourmenter... Ensuite, nous aviserons...

—Mais voyons, mais voyons, répliqua M. Lizeron hagard, désespéré, vous ne tenez pas compte de mon état lamentable... au premier coup d'œil, Germaine sera renseignée... Le docteur faisait une moue menaçante; impitoyable, tel un chirurgien sûr du succès de sa cruelle intervention, il poussa M. Lizeron par les épaules: —Allez! rentrez chez vous! Soyez assez brave que l'a été votre fils... dévouez-vous à sa mémoire bien-séance... Pensez bien que la conservation de deux existences dépend du bon rayonnement de votre physionomie... Allez! sauveur ou meurtrier, pour vous, il n'est pas d'autre choix!

—Grand-père, voilà une petite fille qui a passé un délicieux après-midi; nous étions devant un splendide massif de fleurs, et elle n'a pas arrêté de gazouiller et de rire aux anges... —Donnez-la-moi, que je la fasse sauter sur mon genou, et que je lui chante toutes sortes de joyeux béatitudes... —Oh! quel talent, grand-père!... Ça va, de Guignol, au Grand Opéra... Et, le lendemain, Germaine ne fut pas trop mal impressionnée; elle adiait avec des remords—qu'au point de vue "égotisme de famille," la fatalité était plutôt favorable que son mari fût prisonnier. Pendant les premières semaines, elle se résigna sagement au manque de nouvelles.

Mais une date vint où M. Lizeron et le docteur durent avoir ensemble une grave conférence. —Mon cher ami, dit le docteur, jusqu'à présent vous avez été sublime de courage; voici pourtant que Germaine commence à éprouver de vagues soupçons, ou, tout au moins, de vagues pressentiments; votre air de sécurité ne suffit plus... —Eh bien! si j'y ajoutais quelque chose encore?... Un peu avant la guerre, je m'étais laissé persuader de faire peindre mon portrait par le grand artiste Duprat. C'était un gai et fastueux projet. "Vous avez raison, mes enfants, disais-je en riant; à tant faire que de débourser plusieurs milliers de francs, bâtons-nous pendant que j'ai encore une tête assez présentable, car enfin, si plus tard, vous voulez vendre avec bénéfice la toile du maître..." L'heure tragique a sonné et, bien entendu, il n'a plus été question de mon por-

M. ET MME. RAYMOND B. BRIEKE



C'était pendant... devant le monument du Général Lee... Mlle Denise Louise Allut, de Valenciennes, France.

trait, si ce n'est une fois, où Germaine y a fait cette allusion mélancolique: "Hein! papa, comme certains projets sont incompatibles avec l'anxiété..."

—Ah! je devine! Précisément, pour bien prouver la tranquillité de votre cœur paternel, vous voulez reprendre le projet!

—N'est-ce pas? Cette riche commande artistique est bien le fait d'un homme exempt de toute inquietude familiale; on ne désire pas une chose pareille pour soi, mais pour ses enfants...

—Oui, c'est, en somme, une surprise que vous préparez à Armand pour son retour... Quel cœur héroïque vous avez! Et, forcément, Germaine subira l'influence de votre heureux état mental... —Je réclamerai même votre connivence, afin que l'œuvre future du grand artiste nous fournisse un important sujet de conversation.

—Très volontiers. L'art d'un Duprat permet en effet de longs discours, qui créeront une diversion, qui briseront momentanément les tristes préoccupations... Ce n'est pas seulement votre portrait que le maître va peindre, c'est un portrait d'homme, toute une humanité, la synthèse de toute une existence; il fixera autant votre caractère moral que votre aspect extérieur... Le fameux portrait est en cours d'exécution.

M. Lizeron perfectionne son douloureux talent de n'être pas lui-même. Il expose à Paris des théories artistiques, il discute peinture avec le docteur, et ses paroles, ses intonations, ses gestes, ses expressions de visage sont "de la comédie" sans rapport, hélas! avec le deuil de son âme.

Dieu merci, il est bien récompensé de sa tragique dissimulation: la chère Germaine a un regain de confiance, elle ose enfin formuler certaines pensées... "Quand Armand sera de retour..." Quand Armand verra le portrait...

Le docteur est enchanté; le temps s'écoule et l'époque approche où l'on pourra sevrer l'enfant; ce sera déjà un premier sauvetage d'accompli... Le temps s'écoule si bien que l'œuvre du maître est visible; elle est achevée. Un beau jour, en grande cérémonie, M. Lizeron et le docteur conduiront Germaine à l'atelier de Duprat.

Une vraie petite fête. On plaisante en route: —Alors, papa, vous êtes bien sur la toile? Vous êtes souriant, rajeuni? —"Je fais encore mon petit effort!" Ça se chante, c'est un refrain de café-concert... Attendez, je vais retrouver l'air... —Oh! papa, je vous en prie: vous faites retourner les passants!... —Moi, dit le docteur, je m'attends à quelque chose d'assez bien; s'il est vrai que le visage est le miroir de l'âme, vous ne devez pas être trop laid en peinture...

Et l'on pénètre dans une espèce de temple où la vie mystérieuse de l'art frôle aux murs en esquisses, en modelages, en gammes de couleurs. —Oh! le portrait? Il est là-bas, sur un chevalet, dans cet angle où un velum ménage à point la lumière. Germaine, telle une petite fille curieuse, court devant, la première. Et tout à coup, un grand cri, affreusement pâle, les yeux hors de la tête, elle précipite avec épouvante ses mains en avant, et des notes jaillissent par saccades: —Papa!... papa!... Je vois!... là!... là!... Vous criez!... vous criez jusqu'au ciel!... Armand est tué!... Armand est tué!... Et elle s'abat sans connaissance... —Leon Frapic.

Aux Etats-Unis on estime à plus de 7,500,000,000 le nombre de personnes transportées durant une année par les automobiles du pays.

A Versailles en 1919

Essen, Allemagne.—Il y a quatre ans, aujourd'hui, que le traité de paix de Versailles a été présenté aux délégués allemands, en France. C'était aussi lors de l'anniversaire de la destruction du "Lusitania" que M. Georges Clémenceau, représentant les puissances alliées et associées, transmit le document de paix au comte Brockdorff-Rantzau en lui disant que les Allemands auraient quinze jours pour faire, par écrit, des observations.

Le document ne fut signé par les Allemands et les plénipotentiaires des puissances alliées que le 28 juin 1919, après cinquante-deux jours de querelles et de marchandages qui ont été continués sans interruption dans des conférences nombreuses jusqu'au jour où la France décida d'envoyer des troupes dans la Ruhr et d'y faire d'autres régions rhénanes.

La paix paraissant sur le point d'être atteinte, le 7 mai, il y a quatre ans, alors que des milliers de personnes étaient réunies dans les rues de Versailles pour voir la délégation allemande se diriger vers le Trianon où elle devait faire face aux représentants des puissances qui avaient vaincu l'Allemagne sur les champs de bataille. "L'œuvre de Bismarck est détruite," disait la presse française, et la France, enfin, obtient justice."

M. Clémenceau, Wilson, Orlando, Lloyd George et la plupart des autres hommes d'état qui ont participé à la cérémonie historique du Trianon ne sont plus aux postes qu'ils occupaient en ce temps-là. Le comte Brockdorff-Rantzau, après une carrière politique plus ou moins orageuse, est de nouveau dans la vie publique. Il est ambassadeur d'Allemagne, en Russie, et il exerce son talent et son influence à Moscou, dans le dessein de rendre efficace le traité conclu, à Rapallo, par la Russie et l'Allemagne. C'est une tâche un peu moins difficile que celle du chancelier Cuno et de ses collègues qui ont à lutter contre la France par la résistance passive et à essayer d'obtenir un compromis sur la question des réparations.

POUR QUE LES AVEUGLES LISENT

Il n'est bruit dans le monde scientifique que de l'optophone, une nouvelle machine inventée par un médecin de Londres, et qui a pour objet de permettre aux aveugles de lire sans avoir recours aux méthodes Braille ou Moon, basées sur le principe des lettres en relief. Il suffit d'adapter un livre ou un journal à l'appareil, suivant une position donnée, et de placer un récepteur contre l'oreille. La machine fait le reste.

Le principe essentiel repose sur l'emploi du sélénium, ce métal dont la conductibilité électrique varie suivant l'intensité de la lumière à laquelle il se trouve exposé. Les vibrations lumineuses d'une petite ampoule placée sur un disque perforé et tournant, produisent des notes de modulation et de longueur variées, et ces notes sont transmises par le récepteur, au fur et à mesure que la lumière passe sur les lettres imprimées. Les séries de sons entendus par le lecteur-écouteur sont de l'échelle musicale ordinaire. A chaque lettre de l'alphabet correspond un son déterminé, et lorsque l'aveugle a appris le nouvel alphabet musical, il peut lire n'importe quel texte. La lecture est susceptible d'être accélérée ou ralentie, suivant l'accoutumance du lecteur.

Espérons que cette ingénieuse invention apportera un peu de bonheur à nos chers aveugles de guerre, et d'une manière générale, assurera une vie intellectuelle plus ample à tous ceux que la fatalité a privés des bienfaits de la vue.